

Le Kabarettarchiv retrace l'histoire du cabaret en Allemagne depuis sa naissance le 18 janvier 1901 et nous raconte son passé, son évolution, son actualité et son pouvoir d'action, même en période de répression et d'intolérance.

2018 cela fait tout juste 80 ans que se déroula la « Nuit de Cristal », nom euphémique donné aux événements de la nuit du 9 au 10 novembre 1938. Il y a 85 ans, le 10 mai 1933, on brûla des livres à Berlin. A Mayence ce fut peu de temps après, le 23 juin.

Dans ses mémoires « Histoire d'un allemand : Souvenirs de 1914 – 1933 », Sebastian Haffner nous décrit ce que fut le cabaret politico-littéraire en dépit des circonstances pendant les années de terreur du régime national-socialiste.



Aux cours des premières années du nazisme la vie quotidienne semblait ne pas avoir changé. ... Bien sûr, cela ne parle pas non plus en notre faveur, qu'ayant éprouvé une angoisse mortelle sachant que nous courions un extrême danger nous n'ayons rien trouvé de mieux à faire que d'ignorer autant que possible la situation, et de ne pas nous laisser priver de notre plaisir. Je crois qu'il y a cent ans un jeune couple aurait trouvé mieux, ne serait-ce qu'une grande nuit d'amour pimentée par le danger et le désarroi. Mais nous n'eûmes pas l'idée d'en faire quelque chose d'exceptionnel et, comme personne ne nous en empêchait, nous allâmes au cabaret. D'abord parce que nous l'aurions fait de tout façon, ensuite pour penser le moins possible aux choses désagréables. Cela peut ressembler à du sang-froid et à de l'intrépidité, mais c'est sans doute plutôt le signe d'une certaine atrophie du sentiment; cela montre que nous n'étions pas, fût-ce dans la souffrance, à la hauteur de la

situation. C'est, si l'on veut bien me permettre dès maintenant cette généralisation, l'un des traits les plus inquiétants de l'histoire récente de l'Allemagne: ses crimes n'ont pas de martyrs. Tout se passe dans une sorte de torpeur, et les monstruosité objectives recouvrent une sensibilité ténue, atrophiée. On commet de meurtres dans la même disposition d'esprit qu'une niche de gamin, on ressent l'avalissement de soi et l'anéantissement moral comme un incident fâcheux, et même le martyre physique n'inspire guère d'autre réflexion que: "Pas de bol."

Pourtant, notre insouciance trouva ce soir-là une injuste récompense, car le hasard nous conduisit précisément à la Katakombe, et ce fut le deuxième événement marquant de la soirée. Nous sommes entrés dans le seul lieu public d'Allemagne où se pratiquait une sorte de résistance - avec courage, esprit, élégance. Le matin, j'avais vu le tribunal de Prusse, riche d'une tradition séculaire, capituler lamentablement devant les nazis. Le soir, je vis une poignée de petits chansonniers berlinois sans la moindre tradition sauver l'honneur, glorieusement et avec grâce. Le tribunal était tombé La Katakombe restait debout.



L'homme que conduisait à la victoire son bataillon d'acteurs - car conserver dignité et fermeté face à une puissance supérieure menaçante et meurtrière est forme de victoire - était Werner Finck, et ce petit chansonnier a incontestablement sa place dans l'histoire du Troisième Reich, une des rares places d'honneur qui y sont dispensées. Il n'avait pas l'air d'un héros, et s'il a fini par en devenir un, ou presque il l'est devenu malgré lui. Pas un acteur révolutionnaire, pas un railleur mordant, pas un David armé de sa fronde. Son caractère le pus profond était l'innocence et la gentillesse. Son humour était exquis, dansant, léger, son arme préférée l'ambiguïté et le jeu de mot, qu'il finit par maîtriser en véritable virtuose. Il avait inventé quelque chose qu'on appelait la "pointe cachée", et certes, plus le temps passait, plus il avait intérêt à cacher ses pointes. Mais il ne cachait pas ses opinions. Il restait un trésor d'innocence et de gentillesse dans un pays où ces qualités étaient vouées à l'extermination. Et cette innocence et cette gentillesse cachaient la pointe d'un véritable, d'un indomptable courage. Il osait parler de la réalité nazie, en pleine Allemagne. Ses sketches évoquaient les camps de concentration, les perquisitions, la peur universelle, le mensonge général; et ses railleries indécemment discrètes, mélancoliques et navrées, étaient une grande consolation.

Ce 31 mars 1933 fut peut-être son triomphe. La salle était pleine de gens qui regardaient le lendemain comme un abîme béant. Finck les fit rire comme je n'ai jamais entendu rire un public. C'était un rire pathétique, le rire d'un défi nouveau-né qui laissait derrière lui l'hébété et le désespoir, et le péril contribuait à nourrir ce rire - n'était-ce pas presque un miracle que les SA ne fussent pas entrés depuis longtemps pour arrêter tout le monde?

Sans doute aurions-nous, ce soir-là, continué à rire dans le panier à salade. Nous planions de façon incroyable au-dessus de la peur et du danger.

Sebastian Haffner, Histoire d'un Allemand, Souvenirs 1914-1933 (Babel)

Traduit de l'Allemand par Brigitte Hébert (2002)

